

IMPRESSIONS D'UN FRANÇAIS QUI VOYAGE EN TUNISIE

La première impression que ressent le Français en débarquant à la Goulette, est des plus vives. Elle n'est pas précisément enchanteresse, mais elle frappe fort. On sent qu'on ne l'oubliera jamais. C'est que la Tunisie est restée le pays arabe dans toute sa lumineuse pauvreté.

Alors que l'Algérie, notre colonie mère s'est francisée au point de n'avoir plus que de rares villes arabes, la Tunisie, notre colonie par adoption, n'a pas encore été touchée par la transformation européenne, ou du moins la ville de Tunis l'a été si peu, que ce n'est guère la peine d'en parler.

On quitte le mauvais mouillage de la Goulette pour gagner Tunis par le chemin de fer. Déjà la misère des Arabes vous entoure. Le long des maisons bâties çà et là, dans les quelques rues de la Goulette, on voit accroupies des formes humaines. Ce sont des blocs enfarinés qui ne disent guère mieux que celui de la fable. On les peut prendre également pour des sacs de pommes de terre. Pourtant, des burnous troués, salis, tachés, rapiécés émerge une tête brûlée par le soleil, couverte d'une barbe grise et illuminée par deux lanternes qui s'éteignent quand le voyageur, objet de curiosité passagère, a poursuivi sa route.

Ces files d'Arabes aux turbans fanés se chauffent au soleil, pendant que les forçats enchaînés balayent la rue, sous la direction d'un soldat du Bey, pauvre comme Job et plus enchaîné à la misère que les galériens qu'il surveille. Deux ou trois Abyssiniens ont le courage de se lever et de mendier quelque monnaie de cuivre. Ce sont les hardis de la situation. Les indigènes sont ceux qui se laissent vivre au pied des murs, les yeux dans le ciel bleu et la cigarette aux lèvres.

On sent, avant même d'arriver à Tunis, qu'on a mis le pied sur un coin de la terre où l'islamisme a été si vivant, si ombrageux, si intense, qu'il se donne aujourd'hui un mal infini pour succomber devant la civilisation.

L'arrivée dans la ville, après une longue demi-heure de trajet autour du lac El-Bahira, confirme la première impression ressentie à la Goulette.

Maisons blanches et masures surtout, ruelles tortueuses et sales, labryrinthes où l'Européen se perd des heures entières sans trouver un point de repère autre que les innombrables mosquées dans lesquelles il lui est interdit d'entrer; portes de pierre d'un âge ancien, toits en dos d'âne et minarets sans nombre, le tout groupé misérablement, rabougri, sans air.

A peine quelques vingtaines de maisons européennes constituent-elles un nouveau quartier, qui s'étend vers la gare.

Le reste de la ville est juif, maure, arabe ou maltais. Partout la pauvreté apparente des maisons y serre le cœur. Les bazars sont nombreux, et rien n'est curieux comme la promenade de l'étranger, accompagné d'un indispensable drogman, dans les ruelles étroites bordées d'échoppes, où les soieries, l'or, les diamants, les fusils, les breloques et la chandelle de douze sont entassés côte à côte.

Les Arabes marchands, enfouis au fond de leur cases et assis en "tailleurs", échangent, d'un côté de la ruelle à l'autre, des conversations interminables; les Juifs proposent leurs marchandises; les Maltais rincent les vases et nettoient les boutiques; les Arabes président aux transactions; tout ce monde en costume oriental, parlant sans trêve dix ou douze dialectes; tous ces hommes d'affaires et d'argent, tous ces marchands en robes jaunes, vertes, bleues, rouges, à grandes cuiottes blanches et à turbans énormes, sont au comble de leurs vœux en négociant les plus grosses affaires dans ces réduits, dans ces ruelles, dans ces sentines, dans ces trous.

Parfois un rayon de soleil parvient à percer les toits de planches pourries qu'on jette sur les rues pour éviter la chaleur, et alors tout ce grouillement d'être bariolés et d'étoffes exposées, de poignards damas-

quinés et de savates ornées de broderies, reçoit comme un bain de lumière magique qui fait comprendre les enthousiasmes de Théophile Gautier et de Flaubert, les conceptions merveilleuses de Delacroix et de Fromentin.

Mais vraiment, comme tout cela est bien plus beau sur la toile des maîtres que dans la rue étroite et puante de Tunis! Il y a néanmoins çà et là de beaux cheiks bien habillés, qui passent à cheval et qui ont grand air.

Toutes les rues de Tunis, en dehors du bazar, sont mal bâties, aussi étroites et mal pavées. Les voitures n'y peuvent guère passer, et il y a peu de voitures à Tunis, quoiqu'en aient dit certains voyageurs. J'ai compté à peu près onze fiacres, et quels fiacres! depuis mon arrivée ici. Les ayant vus tous à la file, en station, et circuler isolément dans les rues, j'en ai reconnu à peu près tous les cochers, et je crois que le douzième n'existe pas.

Les hommes sont en grande majorité dans les rues. Suivant la coutume arabe, les femmes restent à la maison, où leur maître et seigneur les engraisse artificiellement pour qu'elles soient plus belles. Il faut savoir qu'à Tunis, la graisse est le synonyme de la beauté. Nous reviendrons là-dessus tout à l'heure, car çà été le sujet de mon étonnement continu, outre que j'en risais malgré moi devant les Arabes.

On voit circuler dans les rues beaucoup de petits ânes, tout maigrelets, étiés, autant que rachitiques, sur l'extrémité dorsale desquels les Arabes de la campagne sont impitoyablement montés.

Les grandes jambes des cavaliers rasent presque la terre, et les petites bêtes vont le diable.

Les burnous fanés sont si nombreux dans les rues où il y a un peu de mouvement, qu'ils donnent aux yeux une fausse impression. On croit voir tout en sale, même le ciel, qui est presque toujours d'un bleu superbe.

Les Européens sont assez nombreux, mais dans le quartier nouveau, c'est à-dire près du télégraphe, de la poste, des transatlantiques, dont le bureau est le centre de la vie française. Néanmoins, presque tous les Européens, quand ils séjournent à Tunis, abandonnent le chapeau et mettent le fez. Les agents des services d'utilité générale, tels que facteurs de la poste ou du télégraphe, sont tous des indigènes, choisis parmi les plus intelligents, et il est, ma foi, assez original de recevoir un télégramme des mains d'un grand gailard à turban, qui ressemble à l'Abd-el-Kader dont l'imagerie d'Epinal a entretenu notre enfance.

Les Maltais et les Maltaises sont nombreux dans les rues de Tunis. Hommes et femmes y représentent l'élément tout à fait inférieur.

Les Maltaises portent de grandes capotes noires qui rappellent les costumes de la Basse-Normandie et qui font un effet singulier au milieu des éclatantes couleurs dont se parent les Orientaux.

Il y a, dans les rues, d'insupportables Italiens qui sont venus avec des pianos mécaniques, et qui tournent leur manivelle avec avidité. Je n'ai jamais autant entendu les airs d'Aida qu'à Tunis, et dans quel style! Les Italiens, qui font tant de bruit, n'ont aucune propriété dans la Tunisie. Ils y sont, au contraire, généralement pauvres.

Il y a peu d'Anglais, et la langue la plus répandue m'a paru être le français, bien que le bas peuple, qui fait les petits métiers des rues, parle l'italien.

La bigarrure des costumes, la sonorité étrange des cris de la rue, le défilé des ânes et des Arabes, çà et là un chanteur ambulancier qui frappe sur un tambour de basque et laisse échapper une mélodie sinistre, voilà Tunis. C'est éclatant et triste.

Il s'y mêle un élément profondément comique, je l'ai dit. La présence des femmes tunisiennes, juives ou arabes de la campagne, qui sortent dans les rues voi-

lées ou sans voiles, selon la religion, jette un peu de gaieté dans le tableau.

Et quelle n'a pas été ma surprise lorsque j'ai vu successivement passer une, deux, trois, puis dix, puis vingt femmes tunisiennes, toutes rondes et petites comme des barriques, énormes "hippopotamesques" et qu'on m'a démontré que cette "graisseur" était le résultat d'études incessantes! Presque dévêtues dans la partie inférieure du corps, les Tunisiennes emprisonnent leurs jambes courtes dans une espèce de caleçon, tantôt blanc, tantôt vert, tantôt rose, tantôt doré sur toutes les coutures; le tour de la ceinture est soigneusement dessiné par une sorte de tutu ressemblant à celui de nos danseuses... à la foire des Loges, et la veste éclatante qui couvre les épaules est recouverte elle-même d'une voile de soie ou de cachemire blanc (pour les femmes du Tout-Tunis), qui leur donne l'air de pénitents blancs, par derrière, et, par devant, de la femme-torpille dans sa tenue d'exhibition.

Un Russe, M. de Tchihatcheff, qui a publié dernièrement un court aperçu sur la Tunisie, a exprimé son impression, qui est celle de tous les Européens, en disant que le costume des femmes tunisiennes produisait un effet "à la fois comique et blessant la décence." Dans la crainte de ne pas trouver, moi Français, une périphrase aussi heureuse, je me sers de celle-là pour traduire mon étonnement.

Le pire des spectacles est celui qu'offre à l'étranger la troupe, la cohorte, la légion, peu nombreuse du reste, des soldats du Bey.

En France, quand vous entendez parler ou quand vous parlez de Tunis, vous êtes très sérieux en prononçant ces mots: le gouvernement du Bey, les soldats du Bey, les canons du Bey, les généraux du Bey. Quand on voit tout cela de près, on pousse de rire. Souloque avait certainement mieux. Les soldats du Bey sont de pauvres hères crasseux, de noir habillés comme des croque-morts dont ils ont l'aspect, et coiffés d'un fez, passé au rose pâle.

Les pieds nus (et sales, vous pensez!) ils marchent par respect humains dans d'horribles savates éculées, portant un fusil à piston comme on porte un balai. Ils ont un sou par jour et doivent se nourrir avec ces cinq centimes. C'est maigre. Mais ils sont encore plus maigres que la somme.

On les voit circuler dans les rues, où ils n'ont ni autorité ni tenue. J'ai donné plusieurs fois deux sous à ces militaires de vaudeville, et je dois dire qu'ils ont accepté ce mince témoignage avec reconnaissance.

Le premier que j'ai vu n'avait pas son fusil. Il se promenait rêveur et lézardé par les intempéries, sur la place de la Marine, la seule promenade de Tunis.

— Quel est ce malheureux? demandai-je à un négociant de Tunis qui m'accompagnait. Quelque vagabond, sans doute?

— Du tout. C'est un gendarme.

Etant allé visiter le Dar-el Bey ou palais de l'étonnant souverain qui sait si bien se moquer de nous, je vis à la sortie un pauvre diable tout dépenaillé, avec la goutte au nez et le teint hâve, qui me regardait avec sollicitude.

Pensant que j'avais affaire à quelque gardien subalterne, je lui donnai dix sous. Il eut un sourire amer.

— Monsieur doit donner plus, me dit le drogman. C'est le capitaine du palais.

— Ah! c'est le capitaine! Voilà deux jolis francs!

Et j'ai donné quarante sous de plus au capitaine.

C'est peut-être l'unique fois de ma vie où l'occasion de cette libéralité singulière me sera offerte.

Pour un général, j'eusse été jusqu'à l'écu.

PIERRE GIFFARD.

Des diverses parties du Canada on télégraphie que les cultivateurs ont commencé à préparer le sol pour les semailles. La température jusqu'ici a été propice. En plusieurs endroits on désire la pluie.

LES NIHILISTES

C'est au milieu de 1878 qu'est né, dans le nihilisme philosophique et doctrinal, le groupe des *terroristes*. Ce groupe tint un congrès à Lipetsk; les séances avaient lieu dans les bois, dans les bruyères, aux environs de la ville, comme faisaient les sectes mystiques du moyen âge. Le groupe se divisa en deux sections, la commission dirigeante et le comité exécutif.

Un juif nommé Goldenberg, celui-là même qui fit plus tard toutes ces révélations, souleva la question du régime. Il fut résolu qu'on riposterait aux poursuites du gouvernement par l'assassinat de l'empereur et des principaux personnages engagés dans la répression. C'est à ce congrès que fut décidé l'emploi des substances explosives dans le genre de la dynamite.

Les terroristes avaient besoin d'argent. Il en fallait d'abord pour la préparation des crimes, non qu'il dussent coûter bien cher, car il n'y avait pas de dévouement à payer. Ainsi, dans l'affaire de Solowieff, les frais se bornèrent à l'achat d'une casquette d'uniforme et d'un revolver. La main d'œuvre était à bon marché.

Mais il fallait surtout de l'argent pour faire vivre un grand nombre d'individus, en attendant qu'on les jetât sur la scène pour jouer leurs rôles sanglants.

Ce fut le hasard qui leur constitua une caisse. Un certain Lizogoub hérita d'environ 2,000,000 roubles, plus d'un demi-million de francs, et les donna à l'association. Tout le monde vécut là-dessus pendant plus de deux ans.

L'Agence russe donne les détails suivants sur la demoiselle Sophie Pérovsky. Très-bien apparentée et fille d'un homme des plus honorables, qui a occupé de hautes fonctions et qui, depuis sa dernière fuite, est tombé dans un état voisin de la folie, Sophie Pérovsky a reçu une éducation très-soignée et rien ne laissait présager la voie fatale où elle est entrée. Maigre, brune, assez jolie personne; elle n'avait ni dans sa mise ni dans ses allures aucun de ces signes caractéristiques qui distinguent les femmes nihilistes. Lors du fameux procès des 133, jugé par le sénat, Sophie Pérovsky était accusée d'avoir fait de la propagande révolutionnaire et d'avoir distribué des proclamations incendiaires. Elle fut alors internée par voie administrative et placée sous la surveillance de la police.

En 1878 elle disparut subitement, et toutes les recherches faites depuis pour la retrouver restèrent vaines. Elle fut enfin arrêtée l'autre jour à Saint-Petersbourg même. Elle a commencé par avouer sa complicité avec Hartmann dans l'affaire de la mine du 19 novembre 1879 du chemin de fer de Moscou contre le train impérial. C'est elle qui cohabitait avec Hartmann dans la maison d'où partit l'explosion et dans laquelle ils se faisaient passer pour les époux Soukhoroukof. Elle a déclaré ensuite sans détours qu'après l'arrestation, le 27 février, de Jéliabot, elle l'avait remplacé dans la direction du complot qui avait pour but et qui a eu pour résultat l'assassinat du 13 mars.

— Des gants en toile d'araignée sont la dernière nouveauté à Londres.

— Une dépêche d'Alger dit que 2,000 Tunisiens s'avancent vers la frontière. Les Khroumiers croient qu'ils aideront à repousser les troupes françaises.

MES DAMES. — Voulez-vous un beau chapeau? vous, plait-il d'avoir de magnifiques plumes, fleurs, rubans, dentelle? Enfin desirez-vous être coiffée à la mode? Ne manquez pas de vous rendre chez Gravel et Thibault, là vous trouverez tout ce dont vous aurez besoin. Rappelez-vous que la coiffure est le complément de la toilette d'une Dame, et qu'elle n'est réellement bien coiffée qu'autant que son chapeau à cette tournure, cette forme, cette élégance que savent si bien leur donner les modistes de chez Gravel et Thibault.

N. B. Mlle Duclos, chargée de la direction du département, aidée de Mlle Dutil et de plusieurs autres modistes, recevront avec politesse et empressement les Dames qui voudront bien leur confier leur chapeau.

Il nous fait plaisir aussi d'attirer l'attention des Messieurs sur nos Tweeds dont les qualités et les prix défient toute concurrence. GRAVEL ET THIBAUT, 587, rue Ste-Catherine.